

Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts du Tarn-et-Garonne, 1892

A propos de l'écriture de Cladel et sa vision du paysan du Quercy,
par Paul Fontanié



Marcel Sémézies (1858-1935)

M. Cladel possède un merveilleux talent de styliste, de coloriste ; il est chaud, il est ardent, il est fougueux, il est superbe, et je vois surtout en lui un imaginaire intense, une sorte de poète épique. Mais exact ? Jamais de la vie. En voulez-vous une preuve ? Dans l'un de ses romans M. Cladel décrit le point de vue du plateau de Lafrançaise, et voici ce que son œil de géant aperçoit : l'Aveyron, la plaine, par-delà la plaine Toulouse, par-delà Toulouse Montpellier, et par-delà Montpellier la mer ! Eh bien, je vous l'affirme, je connais le plateau de Lafrançaise, j'ai de bons yeux, et jamais de ce plateau je n'ai pu voir ni la mer, ni Montpellier, ni même Toulouse. Non, ne me parlez pas de l'exactitude de M. Cladel. *Marcel Sémézies*¹.

Extrait du compte-rendu de séance

[...] Cependant, tenant compte de la critique documentée et nourrie de l'une des œuvres présentées, et du consciencieux travail dont l'autre donne la preuve, elle a, couronnant les deux concurrents, décerné un rappel de médaille d'argent à l'un de nos lauréats les plus habituels et les plus sympathiques, M. Paul Fontanié, de Toulouse, et une médaille d'argent à un très jeune montalbanais, M. Henri Rouilleault.

Rapidement examinons leurs manuscrits.

M. Fontanié n'a étudié que M. Pouvillon² et M. Cladel. En un résumé intéressant et habile, il étudie le sentiment de la nature à travers le

¹ Marcel Sémézies est alors le secrétaire général de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts du Tarn-et-Garonne. A son sujet, voir l'article qui lui est consacré au sein du blog suivant : <http://gendep82.eklablog.com/marcel-semezies-a149031372>

² Emile Pouvillon est né en 1840 à Montauban. Il passe pour être un des grands écrivains régionalistes du Sud-Ouest. Sa rencontre avec son aîné quercinois, l'écrivain Léon Cladel lui a permis de côtoyer le milieu littéraire parisien et d'obtenir une notoriété nationale à la fin du XIXe siècle. En 1894, Emile Pouvillon se prononce en faveur du capitaine Dreyfus et rompt avec certaines de ses relations littéraires. A la fin de sa vie, il était un des chroniqueurs du quotidien toulousain *La Dépêche*. Il est mort en 1906. Voir notamment sur wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89mile_Pouvillon

temps chez les romanciers et les poètes, depuis les Latins et les Grecs jusqu'aux plus récents contemporains, et sa conclusion est que le XIXe siècle seul a rendu exactement le sentiment de la nature ; qu'auparavant (et il en donne avec goût pour exemple les paysans d'opéra-comique du XVIIIe siècle), tout était maniéré, sentimental et faux. Soit. Mais je retiens cette dernière épithète qui me servira. M. Fontanié étudie ensuite les quatre romans de M. Cladel, consacrés au Quercy, et la base de son argumentation est celle-ci : M. Cladel sacrifie tout à la forme, il procède par énumération et accumulation de détails ; il n'est pas sympathique ; il a peint un paysan faux et de la nature fausse. A mon avis tout cela est extrêmement juste ; je suis en tous points d'accord avec M. Fontanié, et si j'ai retenu tantôt cette épithète de faux appliqué au sentiment de la nature chez les anciens de toute époque, c'est que je comptais m'en servir actuellement pour avancer qu'à ce point de vue nous n'avons fait aucun progrès. Oui, ils étaient faux sans doute les bergers idylliques de Longus, de Théocrite et de Virgile ; oui, ils étaient faux les paysans d'opéra-comique du XVIIIe siècle, mais je crois que ceux de nos écrivains d'aujourd'hui sont tout aussi faux. Faux les paysans de M. Cladel, faux les paysans que M. Zola nous a montrés dans *La Terre*, fausses les pastorales allemandes, les bergères minaudant les vertus et l'innocence, faux les rustiques amoureux de George Sand, — et, hélas ! faux encore, car ils sont trop doux, trop honnêtes, trop aimants et trop tendres, les paysans de M. Emile Pouvillon. Je suis de ceux qui ont pour M. Pouvillon une vénération d'artiste ; je le considère comme une rayonnante gloire pour notre ville et notre Société, je le juge un délicieux et un incomparable peintre de paysages, je joins à mon admiration pour l'écrivain une profonde affection pour l'homme charmant et le causeur exquis qu'il est en même temps, mais si j'adore ses tableaux de ciels, de forêts, de plaines, de rives, je ne partage pas sa foi aux paysans. Il les a rendus plus beaux que nature, il leur a donné une psychologie délicate et raffinée qu'ils n'ont point ; il les a peints trop en rose, comme M. Zola les a peints trop en noir. *Céssette*³ est idéale, elle n'est pas vraie, et si l'on me demandait : Mais qui donc a, d'après vous, montré des paysans à peu près exacts ? Je répondrais sans hésiter : Deux seuls, le grand Balzac dans l'unique volume qu'il leur a consacré, M. de Maupassant dans ses Nouvelles de Normandie.

Je parais, direz-vous, oublier M. Fontanié, mais non, Messieurs, car cette profession de foi est la contre-partie de la sienne. M. Fontanié paraît dire, en effet, que M. Pouvillon est tout juste le contraire de M. Cladel. Il a raison sur tous les points, sauf, à mon humble avis toujours, sur celui de cette exactitude des paysans. Au surplus, M. Fontanié comprendra que m'attarder ainsi avec lui est une façon de

³ *Céssette*, histoire d'une paysanne, est un roman d'Emile Pouvillon.

lui prouver tout l'intérêt que j'ai trouvé à son étude : on ne s'oublie qu'avec qui vous plaît, et les jugements très sensés et parfaitement exprimés de M. Fontanié, l'allure facile de son style, le tour aimable de sa phrase sont certes faits pour plaire. [...]

[...] C'est de M. Cladel et de M. Pouvillon que nous voulons parler. Tâche agréable, délicate aussi ; puisqu'il faut critiquer la manière de peindre et de sentir d'écrivains depuis longtemps passés maîtres. Mais ces critiques, relatives au point de vue spécial où nous nous plaçons, seront l'expression raisonnée d'une opinion personnelle, et porteront avec elle le témoignage de notre sympathie pour des écrivains, dont c'est le mérite d'aimer, jusque dans ses taches, ce pays des chênes, dont le chaud soleil et les horizons lumineux ont souri à leur âme d'artiste.

LÉON CLADEL

Il faut, dans l'œuvre de Léon Cladel, distinguer ses romans rustiques de ses romans ou nouvelles à thèses.

Ce n'est point par le roman rustique qu'il débuta. Il fit paraître d'abord *l'Amour romantique*, recueil de nouvelles où se trahissent les inexpériences de la jeunesse⁴. Il continua par ce *Deuxième Mystère de l'Incarnation*, roman étrange qui se rattache à la période où les Néo-Parnassiens fondaient leur école, et dans lequel on sent l'influence de Charles Baudelaire, par le « parfum des voluptés factices qui s'en dégage, par le sentiment de l'exception psychologique, l'amour des sciences occultes et la passion de l'étrangeté. »

Ce n'est point dans ces œuvres que nous trouvons exprimé le sentiment de la nature, pas plus que dans *Héros et Pantins*, *Quelques sires*, les *Vanu-pieds*. Seuls, quelques récits intéressent le Quercy, parce que c'est le ciel du Quercy qui leur sert de cadre : *Cœurs d'or*, par exemple, *Où dorment ceux qui furent*, dans *Racca ; Zanzan*, *Quasi-jeunes*, dans *Quelques sires ; Où les miens ont vécu*, dans *Héros et Pantins*.

Des dix-huit romans qu'a signés Cladel, quatre seulement se rattachent au Quercy, par leurs personnages, leurs descriptions, leurs intrigues, le *Bouscassié*, la *Fête votive de Saint-Bartholomé Porte-Glaive*, *Ompdrailles*, *l'Homme de la Croix-aux-Bœufs*.

Dans sa préface du *Bouscassié*, Cladel dit : « Je date, à ce qu'il paraît, de ce livré où j'ai trouvé, dit-on, une manière. » Et c'est bien une manière, en effet, qu'il inaugure au retour de Paris, où la confiance en lui-même, en dépit des heures pénibles, ne l'avait jamais abandonné. Dès lors, « ce fier rural, » comme l'appelait Barbey d'Aurevilly, va se consacrer à l'étude des types de son Quercy. « Porté d'instinct vers l'étude des types et des milieux plébéiens, et, d'autre part, amoureux

⁴ Paul Fontanié semble oublier *Les Martyrs ridicules*, le premier roman de Cladel, imprimé en novembre 1861.

très fervent des beautés du style », il était presque fatal qu'il « y eût tôt ou tard combat entre le brutal et le raffiné qui, suivant l'opinion de la plupart des gens de lettres de ce temps-ci, coexistent chez moi. »

Cette connaissance de lui-même le pousse à résoudre le problème qu'il s'était posé : « Y aurait-il moyen de faire jaillir un récit littéraire de la bouche d'un illettré ? »

Dans ses romans rustiques, dans son idylle même du *Bouscassié*, c'est toujours un réalisme, brutal et violent qui est la caractéristique de Cladel. « Chez cet amoureux de toutes les grandes audaces, dit Camille Lemonnier, le goût de l'héroïsme moral s'accompagne du goût de l'héroïsme musculaire. Nul n'excelle comme lui à peindre les rouges fureurs des kermesses et des tueries, les troubles fermentations des conglomérats humains, les fauves et tumultueuses anhélation des arènes déchaînées. Il a toutes les crudités du réalisme. » Nous ajouterons que, dans ce cadre, il fait mouvoir des acteurs à la carrure démesurée, et qu'il exagère comme à plaisir et en dehors de toute proportion les détails de la mise en scène.

Cette préoccupation, cette disposition d'esprit, si l'on veut, n'est-elle pas une des raisons pour lesquelles Cladel n'exprime qu'accessoirement et d'une façon très sommaire, et souvent inexacte, le sentiment de la nature ? Nous ne rencontrons point dans ses œuvres ce sentiment profond, persistant, qu'inspire la nature à ceux qui l'aiment, pour la beauté qu'elle revêt et pour le calme qu'elle donne.

Veut-il, par exemple, nous dépeindre les regrets cuisants d'Ambrosy Poppis, se morfondant en Algérie, sous le gouvernement de ce « glaireux sire de Louis-Philippe, » au souvenir de son pays natal ; il nous dira qu'il regrettait « les mille et une merveilles de son incomparable » contrée, ses plaines, ses monts, ses fleuves, ses vignes, ses bois, etc ! » Et cette longue énumération est renfermée dans une phrase de quarante-quatre lignes.

Veut-il nous parler d'une belle nuit de printemps, où la joie du retour devrait doubler l'intensité de l'impression ressentie ; il nous dira que c'était une nuit sereine et calme, « une de ces nuits comme il y en a seulement en Quercy. » Je veux bien admettre avec Léon Cladel qu'il y a, en Quercy, des nuits de printemps à nulles autres pareilles ; mais je ne vois pas bien la raison pour laquelle elles sont plus sereines, plus calmes, plus poétiques, plus suggestives, et je ne suis pas obligé, pour jouir de cette impression, de passer une nuit de printemps dans la campagne où sommeille Sainte-Habelane de Cadijas.

Voici un autre exemple ; il veut décrire une journée de printemps, pure de tout nuage, chaude déjà, à Montauban, il dira : « La ville sommeillait en pleine lumière, sous ces *cieux* cléments et magnifiques, et le *ciel* sans tache aucune, avait, ce jour-là, le bleu pur des *ciels* de l'Italie. Aimable et plaisante localité⁵ » Il est bon de remarquer que si cette aimable et

⁵ Le Bouscassié.

plaisante localité, qui s'appelle Montauban, sommeille quelquefois, ce ne peut être un dimanche, où paysans et paysannes accourent en foule pour renouveler leurs provisions, faire leurs achats ou vendre leurs denrées. Et M. Cladel n'a-t-il donc jamais vu, suivi ces couples d'amoureux s'attardant au soleil, sur les bords du Tarn, dont le soleil faisait miroiter l'eau ? Est-ce bien ce jour-là que Montauban sommeille ? Non, M. Cladel, vous avez mal vu, vous avez encore plus mal ressenti le charme bienfaisant de la *plaisante localité*, qui, fort heureusement pour elle et pour nous, a eu d'autres peintres plus fidèles, d'autres poètes plus sensibles à la douceur de son ciel printanier. Ce *ciel* avait, ce jour-là, le bleu pur des *ciels* de l'Italie. Il faut, pour me rendre compte de la justesse de la comparaison, que j'aie vu le ciel de l'Italie. Or, tous les lecteurs de M. Cladel n'ont pas vu l'Italie, ni, je pense, ne sont tenus d'avoir admiré ses ciels, et ce n'est pas ce mot *ciel*, répété trois fois en deux lignes, et trois fois dans un sens différent, qui complétera la sensation.

Ce sont des détails, et ils ne suffisent pas pour caractériser la façon de peindre de M. Cladel. Poursuivons donc, en constatant que si la façon de décrire peut être quelquefois exacte, elle est presque toujours incomplète.

Suivons Ambrosy Poppis à travers les vingt-deux villages qu'il franchit avant d'arriver à Sainte-Habelane. Un terrien comme lui doit se rendre compte des travaux faits, de l'état des récoltes. Aussi comprenons-nous son étonnement quand il voit les foins coupés au mois d'avril et « des maïs qui s'épanouissaient, » tout cela « parfumant, agitant l'air dans une divine musique et une incomparable lumière. » Que la musique soit divine et la lumière incomparable, je le veux bien : c'est affaire de sentiment et d'imagination ; mais ce que je ne saurais me résoudre à accepter comme vrai, même du rural Cladel, ce sont les maïs agitant l'air au mois d'avril et les foins embaumant les solitudes de Sainte-Habelane. M. Cladel n'a pu voir cela, il n'a pas senti les foins coupés en avril, il ne sait pas quelle est la saison qui ramène ces travaux, et, l'ignorant, il devait négliger ce détail.

Cette dernière observation entraîne une autre. Avec M. Cladel on ne peut jamais savoir en quelle saison on se trouve, et cela, est regrettable autant pour M. Cladel que pour nous, qui ne pouvons juger exactement de la fidélité des descriptions. Ainsi, la même ignorance qui le fait au mois d'avril « charger de tiges feuillues de maïs jusque par-dessus les ridelles du chariot, » lui fera réunir, dans la même saison, autour d'un clos du Quercy, toute une collection ornithologique, oiseaux de printemps, d'été, d'automne, d'hiver : « *J'ouïs*, dit-il, un délicieux ramage sous les saules. Il y avait là une « brigade de musiciens éminents, des ortolans, des serins, des rouges-gorges, des pinsons, des verdiers, des culs blancs, linots, fauvelles, chardonnerets, étourneaux, passereaux,

mésanges, loriots, bouvreuils, et, charmant entre tous ces chanteurs, l'incomparable et doux ménestrel de nos climats, le rossignol.⁶ »

Vraiment, M. Cladel a-t-il entendu chanter tous ces oiseaux, la même nuit, dans le même clos ? J'en doute, à moins que ce soit pour cette raison et pour d'autres dont nous parlerons, que les nuits du Quercy sont réellement incomparables.

C'est par où nous comprenons que M. Cladel n'a point observé la nature, et qu'il n'en a pu sentir l'influence. Ainsi, en revenant au pays natal, après une longue absence, Cladel nous dit qu'il regrettait en cette saison d'automne « l'éblouissant manteau de feuillages et de grands blés, ses bois en fleurs, ses hauts maïs, les coteaux écrasés de verdure, les gorges emplies de nids, les gras pâturages où paissaient, innombrables et paisibles... des troupeaux... aux chansons, amoureuses et *sempiternelles* de l'oiseau. » Nous supposons que c'est l'automne qui fait regretter tout ce qui constitue le plaisir des yeux à la campagne ; mais ça pourrait être aussi bien et même mieux l'hiver, car l'automne a aussi de beaux spectacles à offrir en compensation de ceux qui ont disparu dans les premières brumes et les gelées blanches.

Il s'agit, en effet, de trouver pour telle saison, que dis-je, pour telle heure du jour, l'indication précise qui donne au vague d'une description l'accent de la vérité et la sincérité de l'observation. Cette indication précise, M. Cladel ne la donne jamais. Après avoir énuméré tout ce qu'il regrette de ne plus voir autour de son moulin de Lalande, il s'écrie : « Terre natale, es-tu belle ! Es-tu beau, ciel natal ! » C'est tout ce qu'il trouve à dire ; ce n'est point assez, car ce cri, dans sa bouche, n'est ni éloquent, ni sincère. S'il est vrai, comme on l'a dit, et comme je le crois, qu'un paysage révèle un état d'âme, jamais le *moi* de M. Cladel ne s'est répandu au dehors et ne s'est réfléchi sur les objets inanimés pour les vivifier et leur supposer la faculté d'aimer et de souffrir. Les choses ne lui parlent pas, il ne peut les empreindre de sentiment, parce qu'il n'en a éprouvé aucun lui-même en leur présence. M. Cladel n'a pas l'âme d'un rural, car l'âme rustique est ainsi faite, qu'elle peint les choses ; même sans le vouloir, des couleurs les plus propres à en rendre l'expression vraie et poétique à la fois. C'est le secret que possèdent seuls les véritables peintres de la nature.

Il faut donc que les paysages aient de justes proportions, il faut en goûter les descriptions sans se douter qu'elles servent de cadre au récit, tant elles doivent être confondues avec lui. Or, le procédé employé généralement (pour ne pas dire toujours) par M. Cladel n'aboutit point à ce résultat. L'écrivain procède par énumération, par accumulation de détails et de traits. Il est facile de se rendre compte de ce procédé tout matériel, pour ainsi dire, et à la portée de tout le monde, puisqu'il suffit d'une mémoire un peu exercée, ou plus simplement, des recueils spéciaux, à défaut de bonne mémoire. Prenons des exemples.

⁶ La Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive.

Nous avons lu l'énumération des oiseaux chanteurs que M. Cladel qualifie de musiciens éminents. Voyons la scène de carnage de la *Fête de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*. Pour se défaire de son ennemi, L'Église ne trouve rien de mieux à faire que de lâcher sur Farandol et sa troupe toutes sortes de bestiaux enfermés dans le parc du Moustier. Il y avait là « des bœufs angoumois, limousins, cholets, berrichons, marchois, manceaux, bourrets, maréchains, quelques-uns de la Camargue, plusieurs du Périgord, rouges d'or et trapus, et, dans le tas, de grands bœufs blancs et roux du Quercy, des noirs et des gris, originaires de la Gascogne, aux énormes fanons, aux cornes coniques..., il y en avait de toute taille et de toute race, de tout âgé et de tout crin..., il y en avait ! il y en avait !⁷ » Ce sont, je crois tous les bœufs et toutes les races de bœufs que nous avons en France. Mais qui donc, grands dieux, pouvait les distinguer, la nuit, en un moment d'épouvante ? et pouvant les distinguer, M. Cladel croyait-il utile à son récit une pareille énumération. Il pouvait se contenter des derniers mots : « Il y en avait ! il y en avait ! » et nous aurions compris qu'en effet il devait y en avoir beaucoup, tandis que son énumération a le tort d'être absolument invraisemblable.

Voilà le procédé. Or, nous voulons autre chose que la précision d'un inventaire. Et c'est uniquement cet état des lieux, sec, aride, comme une pièce de procédure, qui nous est présenté. Ce n'est que cela, en somme, que voit le pauvre Inot⁸, caché dans le bois, « sis en face la maisonnette du passeur, laquelle on distinguait très bien sur l'autre bord. » Pendant une belle soirée d'août, M. Cladel entend « des chiens hurlant, des taureaux mugissant, des chèvres, des moutons se répondant d'une ferme à l'autre, des clochettes de troupeaux, chevaux, charrettes, ânes, oiseaux, canards, oies, poules, dindons, chattes, vaches, truie, corneilles, merles. » Je copie textuellement, mais non entièrement, cette énumération qui remplit vingt lignes. Ce sont, comme on le voit, tous les animaux domestiques que l'on peut rencontrer à la campagne. Et tout cela hurle, mugit, bêle, glousse, chante, miaule, grogne ou crie en même temps, à cette heure de la soirée, calme entre toutes, où bêtes et gens fatigués se retirent, silencieux, à la ferme, d'où monte dans l'azur la joyeuse fumée de l'âtre. Est-ce bien la sensation perçue, à ce moment délicieux entre tous, de la journée, où sur la campagne qui va s'endormir dans le silence de la nuit, se répondent d'un village à l'autre, comme une invitation au repos, les échos de l'*Angelus* ? Quel poète, quel observateur même peut songer aux poules perchées depuis longtemps, aux chattes invisibles, aux truies, aux oies, aux canards ? Tout cela n'est point senti, n'est point vu, parce que ce n'est point vrai.

Le Bouscassié entend encore au moment, où un âne *rend l'âme*, « éclater les cris des bestiaux qu'on menait boire : les bœufs, les taureaux, les

⁷ La Fête votive de Saint-Bartholomée-Porte-Glaive.

⁸ Le Bouscassié.

moutons, les chèvres, les chevaux, les mules, les vaches, les génisses ; les porcs se répondaient joyeux en se vautrant sous l'herbe ; les canards et les oies épeurés *allaient en troupe*, cancanant et trompétant, et les chiens aboyaient. » C'est toujours la même chose, ce sont les mêmes bêtes, les mêmes cris, et toujours la même absence de sensation.

Qu'entend encore le pauvre Inot en rentrant dans sa cabane ? « Les piétinements à travers les halliers, le hennissement des chevaux, le cliquetis des grelots, le chant du coq, les roulades du rossignol (oh ! en automne), les cloches des paroisses voisines, etc. ; » et la phrase continue ainsi.

Léon Cladel, qui reconnaît à leurs chants toutes les variétés d'oiseaux, à leur pelage et à leur confirmation toutes les races de bœufs, connaît aussi toutes les espèces de chiens, et cela étonnera moins ceux qui savent son amour pour eux. Voici la liste des chiens (car ce n'est qu'une liste) qu'Inot, désespéré, a le temps de voir et d'analyser au marché de Lafrançaise. Je copie encore textuellement : « Il en était venu du Gevaudan, du Roussillon et de l'Auvergne, de la Gironde et des Cévennes, de la Provence et de la Gascogne ; chiens de luxe se subdivisant en havanais, king-charles, terres-neuves, griffons, moutons, terriers anglais et terriers d'Ecosse, dogues, boule-dogues, grands et petits danois, barbets, caniches, roquets et carlins. » Puis ce sont les chiens de chasse : « à courre ou d'arrêt, braques, épagneuls, bassets, lévriers à longs poils, lévriers à poils ras, des cornauds et des clabauds, des allants et des trouvant, des chiens bute et des chiens d'aguail. » Nous ne sommes qu'au commencement. Inot voit encore « les chiens rustiques et les chiens ouvriers, labrics, mâtins, bartassiés, sysclayres, sanguinaires, doguins, huissiers, loubars. » J'en passe et des plus qualifiés ; sept pages d'énumération suffisent à peine.

Et cette vallée du Tarn, que tant de verdure colore à cette époque de l'année, comment apparaît-elle à Inot ? Le pauvre déshérité doit être fort en géométrie, si j'en juge par les figures sous lesquelles il se la représente : « *Extraordinaire spectacle, et dont, hélas, on ne peut traduire la sublime beauté !* Terres unies et grasses nourries de limon, grandes prairies bordées de peupliers et de saules, vignes rampantes, vastes chanvrières, noirs et rouges sillons fraîchement labourés, ombrages pleins de fraîcheur..., parmi les terrains de toute nuance et formant, qui des losanges, qui des carrés, qui des triangles, qui des parallélogrammes, qui des rectangles, qui des trapèzes, innombrables carrés d'un échiquier gigantesque ; ici, là, partout, à perte de vue, des cabanes, des fermes, des moulins, des hameaux, des villages, des églises avec leurs clochers pointus, etc. » Voilà le panorama ; il est pareil à tous ceux que l'on peut voir du sommet d'un coteau dominant une plaine fertile.

A-t-on vraiment la sensation du paysage avec cette description de neuf pages ? Non, certes. Aucun détail n'est oublié. M. Cladel décompose, il

ne sait pas réunir ; malgré son érudition et ses recherches, tableaux et descriptions sont inutiles, parce qu'ils ne concourent pas à l'ensemble, et dans cette immense galerie, triste et froide, que l'œil parcourt avec indifférence, on peut supprimer un tableau sans que l'effet général en soit notablement diminué. Si nous ajoutons que ces descriptions sont comprises dans des phrases de quarante, de soixante et même de quatre-vingts lignes, on se fera une idée de ce procédé facile.

Veut-on savoir encore combien de lutteurs se mesurent avec Ompdrailles ? Leurs noms et leurs légendes tiennent à peine dans une phrase de soixante-onze lignes, et ils sont au nombre de quatre-vingt-dix.

Ces énumérations n'ont point leur raison d'être ; elles ne font jamais pénétrer le lecteur dans l'intimité du paysage. Elles sont inutiles, parce qu'elles n'établissent jamais un courant d'impressions entre le monde extérieur qui agit sur l'homme et l'homme qui vit dans ce milieu particulier.

Et alors on s'aperçoit que l'auteur affecte une impassibilité persistante, dans une étude où c'est la nature qui devait, elle aussi, vivre et s'agiter. M. Cladel ne jouit ni ne souffre avec les personnages qu'il fait agir et parler, et qui retiennent difficilement à leur tour les sympathies du lecteur. De cette absence de sympathie pour ses personnages, je pourrais donner plusieurs raisons si j'avais à m'occuper dans l'œuvre de Cladel d'un autre point de vue que celui de l'expression du sentiment de la nature.

S'il était nécessaire, pour mieux montrer le procédé habituel de l'auteur du *Bouscassié*, de citer encore, je parlerais de l'énorme quantité d'outils que renferme la cabane d'Inot, de la variété infinie d'arbres qui fait de la forêt où il s'est réfugié un véritable jardin des plantes : « Acacias, arbousiers, hêtres royaux, aliziers, cornouillers, houx, buis, bouleaux, peupliers, frênes, arbres nains, pommiers, ormes, pins, mélèzes, sorbiers, érables, genévriers⁹. » Tous ces arbres défilant sous les yeux d'amoureux plus occupés, sans doute, à détailler ces géants et ces nains, qu'à prolonger l'extase où les ravissait l'amour.

L'œil de M. Cladel n'a vu que la surface des choses, et s'il lui manque un don, c'est celui de voir au-dessus ou au-delà du visible. Ce sont ses yeux qui se souviennent (et quelquefois fort mal) ; son âme est toujours absente.

Et comme s'il comprenait que le sentiment de la nature lui fait à peu près défaut, qu'il l'exprime mal, tout au moins, il essaie, en se rapprochant du paysan, de reproduire son langage, ses tournures de phrase, ses habitudes, pour donner l'illusion du réel. Mais ici encore nous sommes loin de la vérité. Et, quoi qu'il dise, le problème est encore à résoudre, qui consiste à faire jaillir un récit littéraire de la bouche d'un illettré. Un paysan du Bas-Quercy a-t-il jamais appelé son ami « ô mon

⁹ *Le Bouscassié*.

dévotiens affidé ! » comme Ambrosy appelle Ancelayr. Un paysan du Quercy connaît-il ces mots : « *Miserrissime, carissime, félon, excellentissime, mijaurée, congratuler,* » et tant d'autres ? Les chevaux et les bœufs « verboient-ils » en sentant l'étable ? Que signifie encore : « *une monine démoninée sans avoir tâté du monin ?* »¹⁰ Pourquoi employer le mot *fiéral*, qui n'est pas français, quand *foirail* aurait suffi ? *Cadière* au lieu de *chaise* ? Un paysan n'est jamais « affolié » et s'il « espère quelqu'un » il ne parle ni français, ni patois, mais espagnol. « *Amblons d'accord,* » nous sommes « des trotte-ensemble. » On dit bien d'un cheval qu'il marche l'amble, mais *amblons* n'est pas français. « Je te conçois, » dit encore Claude. Eh bien, vraiment, c'est encore une faute de français. On conçoit quelque chose ; mais une femme seule peut concevoir.

M. Cladel ne nous décrit jamais une scène de la vie des champs : vendanges, fenaisons ou moissons. Il ne nous montre jamais les harmonies de l'homme et de la terre, la sainteté du travail, du travail par excellence, celui de la charrue ; cela ne le touche pas. On peut, dans ses romans, sentir vivre l'homme, mais ce n'est pas l'homme des champs : c'est le *lutteur* ou le *maquignon*, l'*ambroise*, ou le *tambour*, ou encore le *langueyeur*, jamais le terrien paisible courbé sur sa charrue. Il reste donc démontré que Léon Cladel n'a point rendu exactement le sentiment de la nature. Et si nous nous demandons ce qui a pu gêner la libre expression de ce sentiment, nous pouvons répondre qu'il a été moins préoccupé par le labeur régulier et les habitudes des champs, que par la peinture « des rouges fureurs des kermesses, et des tueries, par les fauves et tumultueuses anhélation des arènes déchaînées. » Peut-être aussi n'aime-t-il pas le paysan, et cette supposition se change en certitude, si l'on se rappelle le portrait qu'il nous en a laissé, d'un beau style, il est vrai, mais exagéré à plaisir : « A les voir aller par monts et par vaux, blafards et recroquevillés, aujourd'hui comme demain, ayant tous un air de famille, oscillant comme des ivrognes, incertains comme des aveugles, pliant sous le faix d'une honteuse inquiétude, accablés d'une sorte de tristesse qui repousse, sourds aux voix charmantes et grandioses de la nature, ne disant jamais « merci, mère, » à cette terre qu'ils éventrent avidement, et qui leur livre avec tant de générosité les fruits périodiques de ses entrailles, toujours troublés sous un ciel serein, toujours grimauds en dépit des rires lumineux du soleil, fétides et patibulaires, on les prendrait tantôt pour des crétins perdus en d'obscures songeries, tantôt pour des meurtriers errants, poursuivis, flamme aux reins, par le remords ; les voilà. Et le chancre qui les corrode se transmet de génération en génération ; les corps passent, l'âme reste ; le dernier-né continue l'aïeul. » Dans un autre passage, ce sont les

¹⁰ Je n'ai pas trouvé cette phrase dans toute l'œuvre de Cladel, ou elle m'a échappé !
(Fabrice Michaux)

mêmes traits, noircis, faux, haineux : Avide, envieux, hypocrite, fourbe et cynique, couard et brutal, il est partout tel. »

Fils et petit-fils de paysan, tout nourri de sève provinciale, il a horreur du paysan. L'hérédité qui sommeillait en lui s'est un jour réveillée pour lui inspirer *Le Bouscassié*, *Ompdrailles*, *L'Homme de la Croix-aux-Bœufs*, *La Fête votive*. Mais sa première manière l'a repris tout entier, et les autres œuvres, où il se montre à nous, brassant ses toiles avec sincérité, une puissance et un éclat de style merveilleux, lui constituent une personnalité toute différente, quoique encore discutable, car, ainsi qu'il a deux manières, il a aussi deux styles. Ses romans, ses nouvelles où siffle le fouet d'une satire souvent injuste, toujours brutale, où se fait jour une passion exagérée ou mal réglée de justice et de vengeance, sont ceux qu'il préfère, ceux où il se révèle tout entier, « puisqu'il faut les citer, dit-il, comme la quintessence de mon œuvre, ailleurs comme ici, quand je ne serai plus là ; car mon cœur y bat tout entier, et certes ma plume en a tracé chaque ligne, avec moins d'encre que de sang.¹¹ »

Il est à peine utile d'ajouter que ces œuvres n'ont rien de commun avec la vie rurale en Quercy, et que les derniers mots de la citation expliquent aussi pourquoi il fut peu porté à exprimer le sentiment de la nature.

Là-bas, à mi-hauteur des coteaux de Bellevue et de Sèvres, où il vient de mourir, il avait oublié le Quercy, ses mœurs, son soleil. Mais ce romancier à la figure de Christ gothique est resté jusqu'à la fin l'artiste consciencieux, dont la phrase, suivant E. de Goncourt, « ressemble à une voix qu'on écoute. » L'esprit tendu à la recherche de la forme, ce n'est plus le Quercy qu'il voyait des hauts de sa maisonnette ; mais le paysage coquet d'alentour : Sèvres, Meudon, avec leurs massifs de verdure, « sur lesquels font des taches blanches les habitations prétentieuses et de mauvais goût des Parisiens en villégiature. »

Paul Fontanié¹²

¹¹ *Racca*.

¹² Paul Fontanié, avocat au barreau de Toulouse, a consacré sa thèse de doctorat à *La condition du mineur de vingt-cinq ans en droit romain et du mineur émancipé en droit français*.